



**Bernard Strainchamps :** Pourquoi publies-tu maintenant ce témoignage ?

**Joseph Bialot :** Parce que je suis arrivé à un âge où je termine les prolongations et vais entrer dans la période des " arrêts de jeu". Tous les amateurs de foot savent ce que cela veut dire. Je suis dans ma quatre-vingtième année et le temps de la sortie approche. De plus, le fascisme n'est pas mort ! Et je crois qu'il reste la pire menace pour l'intelligence humaine. Tous azimuts, sur la planète, la connerie domine et impose des visions de vie qui se veulent générales alors que la vie reste essentiellement quelque chose d'individuel. Chacun, cahin-caha, vit ce qu'il peut, rarement ce qu'il veut. Bien entendu, cela n'exclut en rien les rapports sociaux et les liens vitaux qui unissent les hommes. Mais pour arriver à respecter les autres, il faut d'abord admettre qu'ils ONT LE DROIT d'avoir une conception de la vie différente de la vôtre, ce que aucune religion (par exemple) n'admet. Ca rejoint ta deuxième question, Bernard :

**Bernard Strainchamps :** Pourquoi écris-tu ?

**Joseph Bialot :** D'abord pour le plaisir. Je trouve jouissif de raconter une histoire parce que, en l'écrivant, je me la raconte d'abord. De plus, ma violence naturelle est contrôlée et dirigée dans les récits de mes polars. Ils dégoulinent de sang ! Tous ! Je pense que beaucoup d'auteurs, de magistrats et ... d'avocats ont évité la cour d'assises en écrivant, en jugeant et en défendant la soi-disante veuve et son orphelin de fils.

Dans le cas de ce bouquin, il s'agit d'autre chose.

Lorsque Robert Oppenheimer, le « père » de la bombe atomique a connu les résultats d'Hiroshima, il a dit : « Aujourd'hui, la science a connu le péché ». Conséquence ? Il a refusé de fabriquer la bombe « H » qui a été mise au point par un autre physicien, E. Teller, si ma mémoire fonctionne. Et Oppenheimer a été classé comme « suspect » par le FBI.

En créant Auschwitz, c'est l'espèce humaine qui a connu le péché. Je n'ignore pas que l'Histoire est faite de massacres incessants et qu'on ne compte plus le nombre de peuples, de langues, de cultures qui ont disparu. Mais jamais un massacre comme celui des nazis n'avait été organisé avec une telle minutie obsessionnelle. Dans l'Antiquité passer une ville au fil de l'épée était une chose banale. Imaginer, ordonner et créer les conditions matérielles des massacres symbolisés par Auschwitz en est une autre. D'autant plus, qu'en dehors de l'aspect économique des usines des camps, (usines d'armement, entre autres - Voir les V2 fabriqués à Dora par une main d'œuvre gratuite) Auschwitz ne produisait que des cheveux et des cendres !!! Ce n'est qu'une usine à tuer.

Sais-tu, par exemple, qu'en 1944, alors que toute la force vitale de l'Allemagne est engagée dans les derniers combats de la guerre, sais-tu que les convois de déportés avaient UNE PRIORITE ABSOLUE sur les convois de troupes nazies engagées sur les divers fronts ? Mais je crois que la meilleure réponse à ta question, je viens de la trouver dans un texte de Rachel Ertel, intitulé « Dans la langue de personne », Ed. du Seuil 1993.

Je cite : *« Tous ce que nous savons des peuples assassinés est ce que leurs assassins ont bien voulu en dire. Si nos assassins remportent la victoire, si ce sont eux qui écrivent l'histoire [...] ils peuvent nous gommer de la mémoire du monde [...]. Mais si c'est nous qui écrivons l'histoire de cette période de larmes et de sang - et je suis persuadé que nous le ferons - qui nous croira ? Personne ne voudra nous croire, parce que notre désastre est le désastre du monde civilisé dans sa totalité. »*

**Michel Steiner** : [...] Et dans cet enfer, il fait d'un mot minimum, surgir un îlot d'humanité : « Non » Un homme a répondu non à un S.S., un homme scelle son destin en refusant de prendre en charge le tri de ses camarades. La chambre à gaz ne doit pas désemplir. Un choix éthique, un refus civilisateur dont Joseph Bialot se fait le porte-voix, un refus qui pointe comme une jeune pousse dans une terre dévastée.

**Joseph Bialot** : Rachel Ertel cite l'auteur de ces mots : un certain Itzhak Schipper, mort à Majdanek en 1943.

Et là, on rejoint le texte de Steiner. Tu as raison, Michel, l'héroïsme peut tenir en un mot : NON ! Et il faut une énergie et une force colossales pour dire NON ! J'ai croisé des intellos brillants avant d'arriver au camp. Là, dans l'extrême, plus de théories mais la vie brute et mes étincelants philosophes fouillaient les poubelles où ils trouvaient la réponse à leur préoccupation, c'est à dire : Rien ! Le garçon, qui a refusé de « sélectionner » ses copains, ne savait pas qu'il avait la trempe d'un héros, d'un vrai.

**Michel Steiner** : [...] Il faut lire Joseph Bialot absolument. Pour mémoire, et pour savoir ce que l'âme humaine recèle. Ce faisant, m'est revenue la phrase de Dostoïevski « Si Dieu est mort, alors tout est possible ! » Joseph Bialot éclaire ce « tout ». J'ai aussi songé aux dernières lignes de « Malaise dans la civilisation ». Freud s'interroge. Il se demande si la pulsion de mort, toujours au travail, toujours à sourdre, n'emportera pas un jour le monde dans son entier. Joseph Bialot semble aussi pessimiste sur l'avenir de l'humanité que le père de la psychanalyse.

**Joseph Bialot** : La pulsion de mort est normale au niveau individuel. Elle n'est que le prix que nous payons pour notre vie. Elle est insupportable lorsqu'elle devient collective et on peut, en effet, dans notre société s'angoisser sur sa signification. Car, dans ce cas, la mort perd sa dignité naturelle pour devenir un massacre. Et là... effectivement, il y a un « malaise dans la civilisation ».

**François Muratet** : Ton témoignage sur Auschwitz me touche beaucoup. C'est émouvant, c'est impressionnant, ça met en colère aussi. Et ces sentiments sont d'autant plus forts que cela vient de toi, que je connais un peu.

Dès le début, tu dis qu'au retour d'Auschwitz tu as « envoyé l'idéal se faire foutre et Dieu se promener dans les nuages de cendres humaines qui couvrent l'est de l'Europe ». Je comprends bien pour Dieu, mais pour l'idéal ? Tu expliques que tu étais affectivement détruit et que tu t'étais juré de laisser aux idéalistes le soin de sauver le monde. Je comprends assez bien ce sentiment, et en même temps pas tout à fait. S'agit-il de dégoût, de pessimisme ? Si tu pouvais revenir là-dessus.

**Joseph Bialot :** Oui, au retour du camp, j'ai envoyé le militantisme au garage. Je suis, depuis cette époque, d'un pessimisme noir sur la nature humaine et son avenir. Je sais que si chacun raisonnait de la même façon, il n'y aurait plus rien à espérer d'un éventuel changement des affaires du monde. J'ai tort...Soit ! A chaque génération de faire son travail d'évolution. La mienne en a pris plein la gueule. J'ai presque tout vu du XX ème siècle, et je peux vous affirmer que c'est un très mauvais millésime. Et croyez-moi, ce que j'ai vu n'est pas très, très beau.

**François Muratet :** Tu dis que tu militais à l'Union de la jeunesse juive, créée par Annie Kriegel, passage obligatoire pour les Jeunesses communistes. Question sans grande importance, mais qui m'intéresse beaucoup : C'est quoi, cette histoire de passage obligatoire ?

**Joseph Bialot :** L'U. J. J. C'était un des mouvements de masse du Parti communiste de l'époque. Il s'agissait d'enrôler la masse de jeunes Juifs persécutés qui formaient un noyau important de résistants potentiels : les « inorganisés ». Ce groupe, fondé par Annie Kriegel et un jeune juriste dont le pseudo était « Antoine » a servi de porte d'entrée aux Jeunesses communistes pour les plus politisés ou les plus gonflés. Activités : Faux papiers, tracts, vols et redistributions de tickets d'alimentation à la population, recherches de planques, impressions d'un journal clandestin ( Jeune Combat), contact avec le MNCR (Mouvement national contre le racisme), cambriolage d'une école de dactylos où ont été embarqué toutes les machines à écrire, les stencils et le papier d'impression, etc...bref les occupations habituelles d'une population occupée !

**François Muratet :** Ton témoignage est aussi une explication. Souvent tu reviens sur des questions générales, comme l'immatriculation, et même la double immatriculation que tu portes, les différents triangles. Cette volonté d'expliquer, de préciser, a-t-elle été une motivation essentielle pour écrire ce livre ?

**Joseph Bialot :** La volonté d'expliquer n'a pas été une des motivations du bouquin. Elle allait de soi dans la mesure où deux générations (presque trois) sont arrivées depuis cette époque et l'ignorance reste très grande malgré la masse de publications sur ce sujet.

**François Muratet :** Et ce livre, tu devais avoir envie de l'écrire depuis longtemps, non ? La scène du billet de banque de 5000 francs, qui est en fait une (mauvaise) contrefaçon de papier-toilette, est assez drôle, même si elle ne fait pas rire à cause du contexte. Il y a par ci par là, quelques remarques malicieuses, où tu te moques de toi le plus souvent, et où on retrouve l'écrivain de polar. La forme de ce témoignage, le ton de ce récit, chaleureux parfois, en colère souvent, explicatif de temps en temps, t'ont-ils demandé une réflexion, as-tu hésité, raturé, ou bien cela est-il venu très vite ?

**Joseph Bialot :** Ce bouquin a été écrit d'un jet. Pas de fioritures..., des souvenirs.

**François Muratet :** Question sur l'actualité : Les Mégret ont perdu Vitrolles ce week-end. Ca fait plaisir, non ?

**Joseph Bialot :** Ta question d'actualité sur l'élection de Vitrolles me semble hors du sujet, comme disait mon prof de français au Cours complémentaire de la Rue de la Fontaine au Roy, à Paris XIème....où j'ai terminé mes « études ». Bien sûr, je suis ravi que les fachos perdent une mairie. Mais c'est de la poussière d'Histoire, rien d'un fait marquant !

**Luis Alfredo :** Il me semble difficile de débattre d'un tel témoignage... surtout que j'ai plutôt l'habitude de plaisanter, alors parfois mes questions vous paraîtront maladroites où stupides ...

Dans un long passage, vous expliquez que certains déportés résistaient mieux à l'adversité. Et vous passez en revue les faiblesses de chacun, expliquant (entre autre) que « les juifs français se retrouvaient nus face au désastre » et que « les seuls hommes qui soient restés pleinement des hommes au Lager étaient les communistes ». Primo Levi explique qu'au camp il a découvert son identité juive dont il n'avait pas conscience jusque là, que cette découverte et sa connaissance de la langue allemande (ce que vous précisez aussi) l'ont aidé à survivre.

**Joseph Bialot :** Aucune question n'est stupide sur un pareil sujet.

J'ai dit que les Juifs français se retrouvaient nus face au désastre. C'est vrai. Les Européens de l'ouest, parfaitement intégrés à leurs pays ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. Alors que les Juifs de l'Est ont vécu ans la survie depuis que les tsars avaient institué les pogroms en méthode de gouvernement.

Oui, les communistes étaient les seuls à être restés des hommes au camp. Je crois l'avoir expliqué dans le texte qui les concerne. La formation politique, l'esprit du groupe passant avant l'intérêt individuel, les luttes pour le pouvoir (Avant et après la guerre 14) expliquent facilement ce comportement. Primo Levi n'est pas le seul à découvrir son identité dans les camps. Relisez l'épisode qui concerne un de mes amis tués, Samy. Il n'avait pas la moindre attache religieuse ou autre avec le judaïsme. C'est la persécution qui a été un des éléments de la survie du judaïsme durant les siècles. Les Juifs ont disparu en tant que tels là où ils n'ont pas été persécutés, en Chine par exemple. N'en concluez pas qu'il faille remercier Herr Hitler et que c'est grâce à lui qu'il y a un retour aujourd'hui vers le religieux !!!!! Je crois que l'abandon des repères créés par les luttes politiques passées à créé un « appel d'air » vers le religieux dans toutes les croyances, Islam, Christianisme, Judaïsme. Je me trompe ???? Peut-être ! En attendant le retour d'un idéal vivable et réalisable, faut de rêves on peut toujours cauchemarder un peu.

**Luis Alfredo :** Pouvez-vous expliquer ce qui vous a donné la force de survivre, la force de vaincre « la peur de la peur » ?

**Joseph Bialot :** Ce qui m'a donné la force de survivre ? J'avoue que je n'en sais rien. Mon éducation, peut-être, une rage de vivre qui ne m'a pas quitté, même maintenant que j'approche de la fin de la partie. Et aussi une question obsédante durant tout mon exil : « Qu'est-ce que je fous là ? »

**Gilda Fiermonte :** Même si le début du livre y apporte en partie une réponse, je souhaitais moi aussi poser cette question de « pourquoi ce livre précisément maintenant ? ». Je l'ai trouvé porteur d'espoir, malgré tout. J'ai particulièrement apprécié la construction comme « au fil de l'eau » du voyage de retour, qui donne plus de poids encore au témoignage brut de la période du camp et des premiers temps après la sortie. Aussi je me demandais si cette construction était venue d'elle-même où si elle était le fruit volontaire d'une recherche pour permettre au lecteur de ne pas saturer sur les souvenirs les plus durs ?

**Joseph Bialot :** Parce que l'imbécilité remonte son museau. Voir la fin de la réponse à Alfredo. Il est temps de revenir sur une menace qui ressurgit et qui risque d'engloutir dans le fanatisme et l'obscurantisme tout ce qui peut encore être sauvegardé de sain pour la prochaine génération. Même sans militer, il faut quand même essayer de raconter ce qui s'est passé... hier. Ce livre est peut-être porteur d'espoir malgré mon pessimisme. Une lectrice m'a écrit que c'était un livre « désespéré mais pas désespérant ». J'ai bien aimé cette appréciation.

**Gilda Fiermonte :** Est-ce que le livre a été écrit dans cet ordre où est-ce que certaines scènes se sont imposées en premier, pour être complétées par la suite ?

**Joseph Bialot :** La construction du récit, l'alternance de la « croisière » (c'en était une) et des souvenirs s'est faite spontanément. En ce moment, je « rame » sur un thriller et ce depuis des mois mais « C'est en hiver... » s'est construit tout seul, sans plan mais pas sans souffrance.

**Gilda Fiermonte :** Comment on se réadapte à une vie « normale » ?

**Joseph Bialot :** Pour ma part, j'ai eu la chance de retrouver une famille intacte. C'était rarissime à l'époque. Mon compagnon de route, Simon, qui avait laissé sa fille et sa femme sortir du camp par la cheminée (on disait "Himmel kommando", kommando du ciel) ne s'en est jamais remis. Je ne peux pas parler pour les autres mais en ce qui me concerne, je sais que les choses auraient très mal tourné si je n'avais pas la veine inouïe de retrouver un foyer et une mère étonnante.

**Gilda Fiermonte :** Le fait que cette expérience soit indicible (par exemple, j'ai lu et j'ai compris et imaginé, mais ayant eu cette chance de toujours manger à ma faim jusqu'à présent, je ne peux pas savoir ce que c'est que d'arriver à ce degré de famine ...) n'est-il pas insupportable ? Je me souviens d'une douleur de cette sorte qu'avait mon grand-père maternel qui avait survécu à Verdun. Il essayait de dire, mais personne ne l'entendait vraiment.

**Joseph Bialot :** Elle mériterait un livre entier. Tout le monde a eu faim un jour : envie d'un gâteau devant une pâtisserie, un repas sauté, une fringale soudaine. Rien à voir avec la famine des camps. C'est un truc inouï, inimaginable. Les fumeurs ou les camés comprendront mon exemple : Un fumeur ne peut plus se passer de sa nicotine. L'accoutumance joue mais, contrairement au drogué, sa carcasse n'intègre pas le tabac. Le junkie, lui, potentialise sa drogue. Elle s'intègre à lui, et entre dans son métabolisme. Idem pour la faim. Elle entre dans toi, s'installe dans tes fonctions vitales, te « bouffe ». Oui, la faim te mange ! Et tu ne penses plus qu'à ça, à en devenir fou, à prendre les risques les plus insensés pour trouver de quoi calmer cet ogre qui hurle en toi. C'est mal dit, mais c'est ça ! Je n'ai pas fait la guerre mais je comprends ce que pouvait ressentir ton grand père à Verdun. Tu restes DEFINITIVEMENT SEUL lorsque tu as vécu un truc pareil.

**Gilda Fiermonte :** Quel est le sens ici du mot « tringlot » (russes, p30) ?

**Joseph Bialot :** Le mot « tringlot » vient de l'argot de l'armée française. Il définit un soldat du « train des équipages » donc tout simplement un conducteur de camions, de jeeps, etc... Lorsque j'ai fait mon service militaire, en 50, j'ai été « un fier conducteur » et donc un « tringlot » du régiment cantonné au camp de Montlhéry. Je suis décidément doué pour les camps !!!

**David Strainchamps :** Je viens de lire le commentaire de M. Steiner, pessimiste sur l'avenir de l'humanité en proie à sa pulsion de mort. Je voulais juste ajouter que Freud n'est pas le seul à douter de l'avenir de l'humanité. Je vous conseille à tous la lecture de « la première et dernière liberté » et de « se libérer du connu » de Krishnamurti penseur méconnu. Mon avis sur la noirceur réelle de l'humain et de notre civilisation est le suivant : Tant que nous serons mus par des processus psychique que nous voulons ignorer (recherche du plaisir, masochisme, recherche de pouvoir (c'est bon pour le plaisir !!!) je n'irai pas plus loin) l'humanité n'avancera pas. Ces processus existent, je ne sais pas s'ils peuvent disparaître, je ne le crois pas. Le seul outil à notre disposition est la conscience de ces processus. On aura beau faire de la politique, vouloir créer des règles, des disciplines pour que le monde soit meilleur, rien ne changera si la sphère psychique n'est pas consciente. Vous me direz, c'est bien joli, cette théorie, mais en attendant il y en a qui crèvent de faim, qui s'entretuent, qui sont malades de notre société. Faut bien des règles, faut bien les

enfermer... Faut que tout soit propre de l'extérieur... J'ironise. On ne soigne alors que les symptômes et l'humanité va à sa perte.

Merci d'avance au modérateur de cette liste s'il veut bien faire passer ce message comme un pavé dans la marre.

**Joseph Bialot :** Pas tout à fait d'accord avec toi. La recherche du plaisir n'est pas ignorée par les humains, c'est même un de leur moteur essentiel. Crois-tu que les hommes et les femmes feraient l'amour, par exemple, si ce n'était pas agréable ? Toutes les fonctions vitales sont régulées par une notion de plaisir directe ou annexe. Tu as raison de dire que l'on crève encore de faim dans le monde, qu'on s'entretue etc... mais il est impossible de vivre sans règles. Au camp, la loi SS était la seule et c'était celle du pistolet sur la tempe. Merci pour ton pavé dans la mare.

**Jérôme Barrelet :** Vous avez expliqué hier pourquoi vous publiez ce témoignage aujourd'hui. Je voudrais juste savoir si cet ouvrage vous auriez pu l'écrire à votre retour des camps (on voit/lit souvent dans des premiers écrits une forme d'exorcisation du passé) ? Voire dès vos premiers romans ?

**Joseph Bialot :** J'ai effectivement essayé d'écrire mes souvenirs à chaud, dès mon retour en France. J'ai écrit deux bouquins à ce sujet. Et je les ai jetés... Une de mes amies a lu ces deux ouvrages (?) et s'en souvient encore, mais c'est bien la seule. C'était en 45 et je n'imaginai pas que je continuerais d'écrire.

Plus tard, à la fin des années 70, j'ai écrit un bouquin intitulé « Les Ephémères » qui racontait les neuf jours dans la baraque de Birkenau. C'était une espèce de chant funèbre, dans lequel les chapitres étaient remplacés par les jours : 1er jour, 2ème...etc. d'une violence inouïe, un véritable règlement de comptes avec tous ceux qui avaient contribué au massacre que nous connaissons. Ce livre m'a été refusé par 16 ou 17 éditeurs, je ne sais plus. J'ai toujours ce manuscrit mais il est impubliable. La lettre de refus de Gallimard me demandait, entre autres, « pourquoi ce livre vient-il si tard ? »

J'ai également tenté une Série Noire intitulé « Gestapo blues » qui racontait le retour et la tentative de vengeance à l'égard d'un mouchard. Refusé par Robert Soulat, à la Série Noire, qui m'a par ailleurs accepté dix autres ouvrages.

« C'est en hiver... » écrit d'un jet qui est la bonne mouture

**Jérôme Barrelet :** Avez-vous su (compris, senti) un jour qu'il allait falloir écrire sur « ça » ? C'était une obligation ? Un devoir moral ? Une forme de catharsis ?

**Joseph Bialot :** Ecrire sur ce sujet n'est pas une catharsis ni une obligation. Je connais des hommes et des femmes qui ont vécu des aventures pires que les miennes et qui n'en parlent pas. J'ai essayé d'expulser tout ça par une longue analyse. Ça a marché pendant des années. Je rêvais toujours de la déportation mais j'étais EN DEHORS du camp. C'est foutu, car les cauchemars ont repris. Je crois que je les emmènerai avec moi.

**Jérôme Barrelet :** La mémoire, la transmission, le témoignage sont au cœur de ce récit. Ce qui ne vous empêche pas d'écrire dès l'intro du livre : « On ne compte plus les récits sur la déportation. Ils se sont accumulés. En vain. Tout le monde écoute, personne n'entend. » Pourquoi ce livre alors ? Et que faire (sinon écrire malgré tout !) face à cette surdité généralisée ? Crier plus fort ou ne causer qu'au cercle restreint qui écoute ?

**Joseph Bialot :** Je maintiens qu'on ne peut montrer que les superstructures de la déportation. Dans la jungle folle de cette époque, chaque « vécu » n'est que partiellement transmissible et reste strictement personnel. On ne peut, hélas, qu'employer les mots du quotidien pour parler d'un évènement totalement hors de notre culture, de toutes les cultures, hors de notre temps et de notre « vécu » ponctuel ici-bas.

**Jérôme Barrelet :** Le récit ne respecte pas la chronologie des « évènements ». Il fait des allers-retours incessants entre 44 et aujourd'hui, entre le camp et le bateau qui vous mène d'Odessa à Marseille et saute d'un personnage à l'autre. Quelle signification accordée à cette absence d'ordre linéaire ? Est-ce un choix délibéré ou une impossibilité de donner un récit circonstancié de ce que fut Auschwitz ?

**Joseph Bialot :** L'absence d'ordre linéaire n'a pas de signification. J'ai expliqué dans la courte préface que j'ai écrit ce récit comme on parle sur le divan d'un analyste, par association d'idées.

**Jérôme Barrelet :** Vivre après le Lager ? Vous évoquez Primo Lévi, la mère d'Art Spiegelmann, Bettelheim... tous trois suicidés (et tant d'autres) car, écrivez-vous, « ils se sont heurtés à l'impossibilité de communiquer leurs expériences aux autres ». Et vous alors, Joseph Bialot, qu'est-ce qui vous a sauvé ?

**Joseph Bialot :** Ce qui m'a sauvé, tient dans deux mots : ma famille. La conclusion du bouquin est très claire à ce sujet. C'est à ma mère, et à elle seule, puis à ma femme que je dois d'avoir retrouvé apparemment mon équilibre. J'ai la réputation d'un type rigolard et ne suis en fait qu'un bonhomme qui traîne une plaie qui est cicatrisée en surface. Et je crois que TOUS les déportés sont dans le même cas.

**Jérôme Barrelet :** Encore la mémoire. « Sans réflexion, elle ne sert à rien » (p. 273). Parce que vous pensez aujourd'hui, malgré tout (la Shoah et plus récemment le Rwanda ou l'ex-Yougoslavie) qu'il est possible -avec réflexion donc- de tirer des « leçons du passé » ? Gardez-vous un peu d'espoir ?

**Joseph Bialot :** Je crois, oui, qu'on peut tirer les leçons du passé. Mais comme tout bouge à une vitesse incroyable, bien malin est celui qui arrivera à maîtriser notre nouvelle société, encore plus con que l'ancienne. Gardez l'espoir ? De quoi ? D'un monde sans fascisme ? Nous baignons tous dans un conformisme de pensées désespérant. Le fascisme, aujourd'hui, en Europe de l'Ouest, est formaté au quotidien par les médias. La télé est plus dangereuse que Le Pen, et par le fanatisme des religieux qui relèvent la tête depuis que « l'idéal idéologique » s'est fait la malle.

Je vais en faire autant car il est l'heure du repas.

**Alain Le Flohic :** Je voulais remercier Joseph Bialot pour « C'est en hiver que les jours s'allongent ». Malgré : « Que veux-tu les arbres ont poussé après notre mort », Tout le monde écoute, personne n'entend", « Peut-être l'horreur ne peut s'écrire qu'avec des hiéroglyphes », « il y a dans l'histoire des camps "quelque chose" chez les survivants qui ne peut être ni défini ni décrit en termes humains » ou encore « Auschwitz ne peut pas être mis en mots, ni en images ni en sons ».

Il a osé écrire. Pour Semprun c'était : « l'écriture ou la vie ».

Combien sont morts longtemps après , comme Primo Levi : « leur mort a été différée, ils se sont heurtés à l'impossibilité de communiquer leur expérience aux autres ». Peut-on communiquer cette expérience ?

Ce que j'ai aimé, c'est l'humanité de ces personnes qu'il nous fait rencontrer au fil de sa route, de ses souvenirs.

J'ai aimé tous ces héros malgré eux : Pierre qui refuse de participer à la sélection de ses camarades, ces femmes qui luttent pour garder leur féminité, son copain Dahan qui dans l'enfer du camp s'organise pour offrir un petit Lu comme cadeau de nouvel an, ce médecin autrichien qui persiste à appeler ses malades «Monsieur » ... J'ai été surpris par le discours sur la « résignation » des juifs croyants qui « ont fait preuve d'un courage phénoménal en ne se battant pas ». Joseph semble regretter l'insurrection du ghetto de Varsovie qui transforme les victimes en futurs bourreaux. : « les juifs deviennent ainsi insipides, incolores, inodores ».

Avons-nous besoin comme il semble le regretter de peuples éternellement tragiques, libres mais vaincus ? Beaucoup de livres écrits sur les camps insistent sur la culture pour survivre .Les poèmes que l'on se récitait, les conférences organisées. Qu'en pensez-vous ? Encore merci.

**Joseph Bialot** : Curieux message ! Il me semble peu cohérent.

Votre texte ne comporte que trois questions : 1 - Peut-on communiquer cette expérience ? 2 - Avons-nous besoin [...] de peuples éternellement tragiques, libres mais vaincus ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je répète que l'expérience des camps n'est que partiellement transmissible. Décrire des faits n'est pas exprimer le « ressenti ».

Lorsque je parle de l'histoire des Juifs, je constate simplement qu'ils ont fait partie d'un peuple tragique. Se poser des questions sur la nécessité de leur existence relève d'un domaine dans lequel je ne m'aventurerai pas. Après la dispersion, je crois qu'elle date de 70 ans après J.C, la longue lutte du christianisme pour s'imposer comme religion dominante en Occident va faire des Juifs un peuple tragique. Point. L'Inquisition, c'est quoi ? Une comédie musicale ? Avec Torquemada en meneuse de revue ? L'exil des Juifs de France ordonné par Saint-Louis, c'est une promenade au Club Med ? La Grande Peste qui va ravager l'Europe au Moyen Age trouve tout naturellement sa cause dans la présence des Juifs en Allemagne. Ils se feront massacrer et les survivants émigreront en Pologne ? C'est quoi ? Une cure de santé ? C'est quoi, le mot tragique, pour vous, Alain ? Est-ce que vous vous interrogez sur la nécessité de l'existence des Sioux, des Inuits, des Belges (pourquoi pas !) ?

Lorsque j'évoque la résignation des croyants, je ne fais, là aussi que constater une situation. Les politisés se sont battus. Pas les croyants. « Dieu le veut !" a une signification pour les hommes de toute religion. Et je dis qu'il faut beaucoup de courage et de foi pour se laisser égorger par ce qu'on croit dans une force qui décide pour vous. C'est la force et la faiblesse des croyants.

Je ne regrette sûrement pas l'insurrection du ghetto de Varsovie. Si regret, il y avait, il consisterait dans l'abandon de ces hommes par leur entourage. La résistance polonaise n'a fourni des armes au ghetto que sous une forme symbolique.

Je trouve vraiment bizarre votre vision des hommes et des faits et elle est confirmée par cette phrase fantastique : « .... qui transforme les victimes en futurs bourreaux ! » Il me semble là, Alain Le Flohic que c'est votre inconscient qui parle. CRS et JUIFS, même combat ! Ce sont des SS ? Ce ça que vous voulez-dire ?

Dernière question sur la culture pour survivre.

Je n'ai pas assisté à de manifestations culturelles à Auschwitz. Cela a peut-être existé ailleurs. La seule que je connaisse est d'ordre musical : Les marches militaires allemandes jouées chaque matin et chaque soir pour le départ et le retour des kommandos. Je crois que nous n'avons pas la même définition du mot « Kultur ! » Dernière précision, je n'ai jamais entendu un SS réciter la Lorelei, pendant une pendaison.

**Anne Pambrun :** J'ai bien compris, comme tu le dis dans l'une des réponses, que tu avais « envoyé le militantisme au garage » à ton retour mais j'aimerais savoir aussi ce que tu faisais précisément dans la résistance, comment tu y es venu et quel idéal tu pouvais avoir avant ton départ ?

**Joseph Bialot :** Il est arrivé un moment pendant l'occupation où rester sur la touche n'était plus possible. Pour beaucoup la difficulté a été de trouver un contact avec la résistance. On pouvait pas demander ça au flic du coin ! « Dîtes, m'sieur l'agent ! C'est où la résistance ? » Reporte toi à ma réponse à Muratet pour ce qui concerne l'UJJ. Je te ferai parvenir par Bernard, un article publié au mois d'août de cette année dans le « "Patriote Résistant » mensuel de la FNDIRP (Fédération de déportés) qui raconte justement l'histoire de ce mouvement. Tu peux conserver l'article, j'ai gardé la page originale.

**Anne Pambrun :** Comme tu es parti à Auschwitz vers la fin de la guerre, avais-tu connaissance des camps en y partant ; les résistants ou la communauté juive connaissaient ils leur existence et si oui, à partir de quand ?

**Joseph Bialot :** Tout le monde ignorait l'existence des camps. J'ai eu un écho par un prisonnier de guerre évadé mais je ne l'ai pas cru. On savait que les camps d'internement de la zone non occupée (Argelès, Le Vernet, Noé, Récébédou, Gurs, etc...) menaient à Drancy et de là à un départ vers l'Est. C'est tout. Même à Birkenau, durant les neuf jours dans la baraque, nous ne l'avons pas cru. Terrible mais vrai.

**Anne Pambrun :** J'ai vu l'année dernière le film de Lanzmann qui parle d'une révolte dans un camp à Sobibor (« Sobibor » est d'ailleurs le titre du film) ; Lanzmann semblait dire que c'était la seule qui avait eu lieu. Pourtant, tu parles aussi, page 74, des hommes du Sonderkommando de Birkenau qui avaient fait sauter les installations de l'usine de mort. Y a-t-il eu d'autres révoltes ou même d'autres velléités de révolte à Auschwitz ?

**Joseph Bialot :** Sobibor. Il s'est agi d'une tentative d'évasion globale. Elle a partiellement réussi. Les environs du camp était miné et beaucoup d'évadés ont sauté sur les mines. Les survivants ont réussi à rejoindre l'Armée Rouge toute proche. Là, nombre de SS ont été tués par les évadés. J'ignore si ça été pareil lors de la révolte du Sonderkommando. Je ne crois pas qu'il y ait eu d'autres tentatives de révolte mais je n'en suis pas sûr. Je sais, par des témoins, que lors de l'extermination des Tziganes, ceux ci ont essayé de résister. Essaye de te battre face à des hommes surarmés assistés de chiens...

**Didier Daeninckx :** J'ai lu ton livre avec le sentiment que la vie de ceux dont tu parles était là, palpable, dans l'espace entre les yeux et les caractères sur la page.

La violence du réel.

Je me souviens d'un jour de septembre, il y a plus de dix ans. Il faisait un temps de total bonheur, et nous mangions ensemble, en plein-air, avant d'aller rencontrer nos lecteurs. A un moment, tu as relevé tes manches de chemise pour profiter du dernier soleil d'été. Sur l'avant bras, la trace bleutée de la barbarie nazie... La double rangée de numéros. Et c'est comme si le soleil avait explosé.

J'ai lu ton livre dans le souvenir de tes mains relevant le tissu. Je comprends que tu dises que tu as cessé de te battre. Il s'agit là d'une élégance dont tu es coutumier : ces pages sont pour nous la preuve qu'il n'en est rien. Ecrire pour conjurer l'oubli, et combattre ceux qui nient que cela a été.

**Joseph Bialot :** Tu parles de la violence du réel et c'est parfaitement juste. Un autre élément intervient dans la vie des camps c'est la violence virtuelle. Tu vis dans une telle atmosphère de crainte (même si tu n'es pas frappé) qu'elle finit par t'envahir, comme la faim. Et comme elle, elle intervient dans ton métabolisme.

J'ai évoqué la drogue à propos de famine et je crois qu'il en est de même de la violence. C'est ça la victoire de la déshumanisation. C'est affreux à dire mais c'est un fait, elle s'intègre à ta personnalité. Tu ne fonctionnes plus qu'en fonction de cette famine et de cette violence. TU DEVIENS partie intégrante de ces deux facteurs et ce ne sont pas les seules. Curieux ! Je n'ai jamais parlé de ça avec qui que ce soit. Je m'en rends compte en l'écrivant.

Suis très touché par ton message.

**Michel Embareck :** Sincèrement, j'admire la tenue de ce débat. Je veux juste rebondir sur ce qu'a écrit Didier. J'ai rencontré une seule fois Joseph, au salon de la Bastille et j'ai été tétanisé à la vue de la marque qu'il porte sur le poignet. Pour moi, à presque 50 ans, c'était une première. Et un sacré choc. Jamais je n'oublierai cette trace indélébile de la barbarie nazie. Et pourtant, j'avais visité des anciens camps, lu des livres etc... Et ce débat éclaire une autre rencontre. J'ai eu la chance d'approcher le peintre Olivier Debré. Nous avons passé plusieurs soirées à discuter peinture, littérature etc... Ce vieux monsieur, connu dans le monde entier, riche de son art lumineux avait un regret : ne jamais avoir écrit un livre. Je ne comprenais pas trop pourquoi parce qu'il ne l'expliquait pas. Et puis, un soir, il m'a montré certaines de ses sculptures datant d'après guerre. Des sculptures assez effrayantes. Sombres. C'est là, qu'il m'a expliqué d'une façon assez floue, avoir été déporté. Je l'ignorais. Je comprends mieux aujourd'hui d'où venait ce besoin de fondre des formes décharnées tout comme son scepticisme vis à vis des politiques qu'il connaissait bien (et pour cause) et son refuge plus tard dans une peinture lumineuse.

Voilà... Je me sens pour l'instant incapable de poser des questions à Joseph. Je lis ses réponses.

**Joseph Bialot :** Merci, Michel, de ton intervention. Elle rejoint celle de Didier.

**QQ La Pra :** Au début des années soixante dix, des chercheurs de l'Université de Berkeley (si je me souviens bien) avaient mis au point une très instructive expérience psychologique. Cette expérience est rapportée dans le film de Verneuil « I comme Icare », pour ceux qui s'en souviennent.

Après les avoir recrutés par petites annonces, on demandait à des « expérimentateurs d'un jour » de tester des cobayes humains. Il s'agissait de poser des questions simples. Si le sujet testé répondait mal, on lui envoyait une décharge électrique par l'intermédiaire d'un appareil. On augmentait l'intensité à chaque mauvaise réponse. Le questionneur et le « cobaye » se tenaient de chaque côté de l'appareil et, pour cautionner le tout, un médecin « expert », garant de la science accompagnait l'expérience.

Bien sur tout était faux. Le cobaye était un comédien, le médecin un psychologue et la machine envoyait tout sauf de l'électricité. Le questionneur (et celui donc qui envoyait les décharges) était le seul testé (mais il ne le savait pas).

Dans un grand nombre de cas, les décharges envoyées, si elles avaient été réelles étaient létales à la fin de l'expérience...

Ce sont des expérimentations qui ont fait date. D'une part parce qu'elles détruisaient une croyance américaine qui voulait que les camps d'extermination avaient pu fonctionner essentiellement parce que les Allemands étaient de méchants antisémites. D'autre part parce qu'elles montraient précisément jusqu'où un individu normal peut aller lorsque son geste, même criminel, est protégé par la vertu de la science, de l'autorité officielle etc...

Depuis la nuit des temps, malheureusement, l'histoire de l'homme est une histoire de massacres (ouvrez la Bible, Les chroniques de la guerre du Péloponnèse ou n'importe quel livre d'histoire).

Mais, avec la Shoah, nous sommes brutalement passés à autre chose. Je ne voudrais pas trop m'avancer mais, dans l'instrumentalisation, l'industrialisation, la mise en place idéologique et technique de l'extermination d'un peuple, l'humanité a franchi un stade qui nous interpelle tous, que nous ayons de la famille qui soit partie en cendres ou non.

Il y avait l'histoire du monde avant et maintenant l'histoire du monde après...

Cette abomination humaine, fruit d'un travail collectif et conscient, un travail d'homme, ne peut que nous projeter dans l'indicible.

D'où le problème du témoignage. Et ma question (j'y arrive enfin) à Joseph Bialot sera sans doute un peu rude parce que je ne me fais pas trop d'illusions sur le genre humain. En ce sens je comprends parfaitement qu'en sortant d'un truc pareil, Dieu soit devenu une absurdité et l'Idéal une incongruité.

Mr Bialot, malgré tous les efforts des historiens, des romanciers, des politiques et des hommes de bonne volonté, ne pensez-vous pas que, dans le futur, une fois les derniers témoins du génocide disparus, l'on ne puisse plus jamais véritablement prendre conscience de ce qui s'est passé dans une Europe civilisée au faîte de sa puissance, au beau milieu du XXème siècle ?

**Joseph Bialot :** Je connaissais l'expérience faite en psycho sur le comportement de tortionnaires inconscients. En fait, tu poses la question du « mal » ordinaire. C'est vrai que les nazis ne sont pas seulement de méchants antisémites, il n'y a pas que des Juifs parmi leurs victimes et l'expérience que tu évoques laisse croire que chaque individu est capable de devenir un SS. En Allemagne le terrain s'y prêtait par une longue tradition qui remonte bien avant Luther. Lorsqu'il a fait dissidence du catholicisme, Luther a cru que les Juifs se rallieraient à ses théories. Or, lorsqu'on connaît la religion juive on se rend immédiatement compte que c'est impossible. Tout est codifié par la Thora et si tu touches un seul élément tout s'écroule. Luther est donc devenu d'un antisémitisme féroce. Et Luther est partie intégrante de la culture germanique. Je crois, oui, que chaque homme est capable de devenir un SS, sauf....Sauf, lorsqu'il LE SAIT, lorsque sa formation (intellectuelle, politique, familiale, etc...) lui a fait prendre conscience de ce fait et alors, là....Il finira peut-être avec ceux de Nuit et Brouillard mais il n'entrera jamais dans le circuit des meurtriers.

Que restera-t-il de tout ça dans le futur lorsque les témoins auront disparu ?

Mystère.... Vous évoquez la guerre du Péloponnèse. Bien. Que reste-t-il pour le public (je ne parle pas de professionnels de l'Histoire) de la Retraite des Dix Mille ? Simplement le cri de joie lorsqu'ils ont aperçu la mer, le fameux : " Thalassa ! Thalassa !" Que restera-t-il du chemin de croix (même pour les Juifs !) des millions d'hommes qui sont passés par les camps pour leur non conformisme : les homos, les Témoins de Jehovah, les objecteurs de conscience, les grévistes, etc... ? Personne ne le sait. Les polémiques continueront, on chipotera sur le nombre de morts, on découvrira encore des charniers (voir la Pologne tout récemment), on fera des parallèles idiots entre les morts du stalinisme et ceux du nazisme, ça c'est sûr. Jusqu'où ira-t-on ?

Steiner citait Dostoïewski dans une de ses questions : « Si Dieu n'existe pas, alors tout est possible ». A rapprocher de ce qu'écrivait David Rousset dans « L'univers concentrationnaire » : « Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible. » Conclusion personnelle : Tout est possible et... où est Dieu dans ce foutoir sanglant ? Le temps passera et le dernier déporté disparu, les camps nazis entreront dans l'Histoire et deviendront un sujet de thèses pour les universitaires. Les autres, au 21ème siècle auront assez de problèmes quotidiens à résoudre sans s'occuper d'une cassure dans la morale du monde, même si effectivement il y aura un avant et un après Auschwitz. Qui s'occupe aujourd'hui des morts de la guerre de 70 ?

Dans peu de temps, les camps deviendront abstraits et entreront dans la légende. Je suppose que vous avez entendu parler des bombardements de Hambourg, Coventry, Liverpool, Dresde, Londres...qui ont fait plus de victimes qu'Hiroshima. En dehors de quelques commémorations qui, parmi les jeunes, (et c'est heureux) peut imaginer que Hambourg a été entièrement détruite en deux nuits ? La première, la ville a été arrosée de bombes explosives. La seconde nuit, elle a été achevée aux bombes incendiaires. Les humains se jetaient dans les nombreuses pièces d'eau de la ville, le feu s'éteignait. Ils sortaient de l'eau, redevenaient secs.....et....le phosphore collé à la peau s'enflammait de nouveau. Il ne s'agit pas de savoir si ce genre de châtement était justifié. A l'époque, il allait de soi ! Qui en parle aujourd'hui ? Quelques historiens !!!! Les bombardements de la deuxième guerre mondiale sont entrés, eux aussi, dans l'abstraction.

**Luis Alfredo** : Vous soulignez à la fin de votre témoignage, que beaucoup de ceux qui ont survécu aux camps se sont suicidés (Emilienne Barberon, Primo Levi...).

Vous parlez d'un vide sidéral dans lequel ont vécu les déportés, de l'impossibilité d'oublier

« La mémoire des survivants est cancéreuse puisqu'elle ne comporte plus que des cellules immortelles, celles du souvenir permanent ».

Vous expliquez « Auschwitz vit intensément en chacun d'entre nous et nous laisse dans notre isolement avec « l'esprit fendu », comme si nous étions couverts par une immense boule transparente ».

La difficulté de revenir à la vie ? Avez-vous puisé la force de renaître seulement dans l'écriture ?

**Joseph Bialot** : Un médecin militaire du nom de Targowla, s'est occupé, à leur retour, des déportés traumatisés. Au début, devant les premiers récits, il a cru que ses patients fabulaient. Mais un, dix, cent, mille individus qui racontent la même histoire finit par être troublant. J'ignore comment il les a soignés mais il a laissé son nom au « syndrome de Targowla ». Les survivants étaient tous brisés. Henri, un copain de l'époque, a viré voyou et délinquant. Impossible de se réadapter à une vie normale (parallèle avec des militaires qui, la guerre finie, ne peuvent pas revenir à une vie normale). J'en connais d'autres. Pour moi, je ne suis pas revenu à la vie par l'écriture. Je me suis servi de l'écriture (mais bien après) comme d'un exutoire en écrivant exclusivement des polars bien saignants ou des romans historiques. C'est un genre littéraire important pour moi. Il permet de faire passer la violence de tout événement historique dans les mots. Et les mots sont essentiels... pour écrire (voire parler !).

**Luis Alfredo** : Lanzmann l'avait souligné dans son film Shoah et vous y faites référence aussi : l'indifférence des Polonais. Qu'en est-t-il ?

**Joseph Bialot** : Pour moi, ils ont été les complices souvent passifs, parfois actifs du massacre. Lisez un bouquin formidable, aujourd'hui oublié, « Qu'une larme dans l'océans ... » de Manès Sperber, préfacé par Malraux au moment de sa sortie et vous pigerez immédiatement. Mais, nous, en France,

avons nous été meilleurs en certaines circonstances. Qui se souvient de la décolonisation à Madagascar ? Je refuse volontairement de parler de l'Algérie. Seuls les politisés sont conscients... Les autres ?

**Luis Alfredo :** Dans un passage, que je ne retrouve plus, vous faites allusion au sort qui attendait les déportés russes : les camps de Sibérie...

Survivre au nazisme pour mourir sous le stalinisme. N'est-ce pas le comble de la saloperie ? Où peut-on placer l'espoir ?

**Joseph Bialot :** Alfredo, tu poses un grave problème lorsque tu parles des libérés des camps nazis qui sont partis au goulag. Tu dis que c'est le comble de la saloperie. Tu peux dire aussi que c'est le comble de la logique politique pratiquée sans éthique. Et là aussi, tout devient possible. Si tu rencontres l'éthique ou la morale dans la presse, écris-moi ! Tu auras gagné ! Où est l'espoir ? Je ne sais pas.

**Luis Alfredo :** On se scandalise de la libération de Papon, mais ne trouvez-vous pas plus scandaleux, surprenant, que cet homme ait été ministre sous De Gaulle ?

**Joseph Bialot :** Le 24 août 44, l'administration de Paris est vichyssoise. Le 25 août 44, la ville est libérée. Crois-tu que le 26 août, une nouvelle administration avait été mise en place.

**Luis Alfredo :** Dans l'introduction, vous expliquez que les récits sur la déportation se sont accumulés. Et vous dites « Auschwitz ne peut pas être mis en mots, ni en images ni en sons ». A trop décrire l'horreur ne risque-t-on pas de la rendre irréaliste et si tel est le cas que faut-il faire (puisqu'il faut bien faire quelque chose) pour sauvegarder la mémoire.

**Joseph Bialot :** On ne risque rien, rassure toi. Elle l'est. Petite histoire des camps. Un jour, un déporté hongrois m'a dit : « Les Allemands, au fond, ne sont pas si méchants. A l'arrivée, ils ont proposé à ma femme et à ma fille de monter dans un camion pour aller au camp ». Il ne savait pas, ou ne voulait pas savoir, que sa femme et sa fille, en faisant ce choix, sont parties directement à la chambre à gaz. C'est réel ou irréel ? (Je te garantis que c'est vrai, ce que je viens de te raconter !)

**Pierre Seguelas :** J'ai beaucoup de respect pour l'homme et une grande admiration pour l'auteur ; je ressens une profonde émotion en m'adressant à vous. Vous qui êtes un témoin « direct » de la mort idéologiquement programmée. Que vous inspire le film de Roberto Begnini « La vie est belle » ?

**Joseph Bialot :** « La vie est belle » est pour moi un film formidable. Mais il faut toujours se méfier des contes de fées puisque celui-là finit bien. Tu te rends compte ! Tu sors d'un camp et tu ramènes un tank Sherman chez toi ? C'est pas beau ça ! Il n'empêche que ma femme et moi sommes sortis en larmes de la projection.

**Sylvie Pessis :** Difficile de parler de votre livre : je l'ai reçu comme un choc. Choc dès les premiers mots, « les arbres ont poussé après notre mort » ; choc de confirmation de ce que l'on pressentait, à côtoyer d'anciens déportés (mon père). Les rescapés sont aussi morts dans les camps et leurs vies, pour certains, fut une longue peine aggravée.

Ce livre de mémoire, si tardif, vous permet de partir, au début du livre, de cette connaissance intime de la mort avec laquelle vous avez vécu après, ensuite, toujours ; (j'ai eu tellement peur des cauchemars de mon père qui ne nous a jamais parlé des camps.) pour arriver à ces suicides qui nous

ont bouleversés : Primo Levi et autres moins connus. (La seule chose dont nous ait parlé mon père, c'est de ces nuits, à son retour, en 45,46, pendant 1 an, où il pleura ).

**Joseph Bialot :** Par votre message vous venez de me faire prendre conscience que tous les déportés subissent LA DOUBLE PEINE dont il est tant question à propos des délinquants émigrés.

1 - Le camp.

2 - Le cauchemar permanent dans la tête. D'où l'impossibilité de tourner la page.

Je crois que vous avez parfaitement pigé le problème.

**Sylvie Pessis :** Alors, écrire, peut-être dans la dérision comme dans le polar, vous a-t-il sauvé la mise ?

**Joseph Bialot :** Le polar, pas plus que le roman historique, ne sont dérisoires pour moi. J'avais 55 ans lorsque mon premier bouquin est sorti à la Série Noire. Je crois qu'il a fait fonction de Prozac pour moi. (Je vous signale que je ne prends jamais de tranquillisants !). Polars et romans historiques vous emmènent dans des situations extrêmes.

**Bernard Strainchamps :** Dans « C'est en hiver que les jours rallongent », tu écris que tu as été torturé et que tu n'as pas parlé. Tu racontes aussi l'histoire de cet homme qui scelle son destin en refusant de prendre en charge le tri de ses camarades. Et ça a marqué bien sûr tout le monde. Il y a des gens qui se soumettent, d'autres qui disent non au risque de perdre tout. Est-ce que tu sais pourquoi ?

**Joseph Bialot :** Je crois avoir expliqué que personne n'était fichu de savoir pourquoi certains « parlaient » dans un interrogatoire dur et pourquoi d'autres « ne parlaient pas ». On pourrait demander à Steiner sa vision psychanalytique de cette question. Si demain tu n'as pas d'autres questions, je te raconterai comment j'ai « fini la guerre » définitivement avec les jeunes Allemands, en 1974, en gare de Kiel.

Tu connais le choix proposé par Gambetta à ses adversaires politiques : « Se soumettre ou se démettre ». C'est vrai pour ton boulot. Tu fermes ta gueule et tu restes à ton poste. Tu as fait un choix. C'est faux pour la torture. Là, tu n'as pas le choix. Tu ne peux pas adopter cette position face à un tortionnaire. (lorsque ce n'est pas un sadique qui prend son pied en démolissant un homme ou une femme,) lui, au « nom de l'efficacité » ne te croira jamais et continuera le jeu de la question jusqu'à être convaincu que tu as vidé complètement ton sac.

**François Thomazeau :** Mon cher Joseph, je te salue bien bas. J'ai tout près de moi un être très cher qui a, lui aussi, passé ses 20 ans dans les camps nazis. Cet homme, qui arrive gentiment et sereinement en bout de course, comme si la vie lui avait accordé un long sursis, a un regard sur le monde à la fois détaché et engagé, narquois et sans illusion, compatissant et fataliste. Bref, je crois qu'il a survécu grâce à l'humour. J'ai cru déceler chez toi cette dimension étrange et assez indéfinissable. Le monde étant ce qu'il est, l'humour est-il la solution finale ?

**Joseph Bialot :** Non le rire n'est pas « la solution finale » mais, peut-être la protection absolue. Vieille théorie personnelle : Dans les circonstances extrêmes, on s'adapte ou on crève. Et la meilleure façon de s'adapter est-encore de prendre de la distance en essayant « d'en rire pour ne pas avoir à en pleurer ». Malheur au bonhomme qui s'attendrit sur son sort lorsqu'il ne dépend plus que de la volonté d'un quelconque furieux.

**Bernard Strainchamps** : Et voilà ! Le temps de dire au revoir à Joseph Bialot est venu. Merci à tous les participants de cette rencontre à la hauteur du bonhomme et de l'auteur, attachante et pleine de vie. J'encourage vivement les bibliothécaires à acheter ce témoignage : « C'est en hiver que les jours rallongent » / Joseph Bialot. - Seuil, 2002. -280p. ISBN 2-02-054183-1 16€ et d'imprimer les pages de cette rencontre afin de les mettre à disposition des lecteurs

**Joseph Bialot** : Tout a une fin, même les bonnes choses et dialoguer avec vous a été un vrai plaisir. J'ai senti chez tous les interlocuteurs une chaleur et une amitié spontanées. Donc, avant de vous saluer, excusez-moi pour les innombrables coquilles, fautes de frappe, d'orthographe et de ponctuation. C'est dû à ma vitesse de frappe sur un clavier.

J'ai expliqué un jour à Claude Mesplède que je tapais avec les dix doigts (j'ai suivi autrefois des cours de dactylo) de mes mains et que ça m'évitait d'écrire comme un pied. Du moins, je l'espère.

Comme promis, voici comment j'ai définitivement terminé la seconde guerre mondiale avec les jeunes Allemands. Pas avec les vieux !

Au début des années 70, une série de problèmes familiaux m'a privé de vacances. En 1974, les choses s'arrangent et nous décidons, ma femme et moi, de faire le périple suivant : Paris-Amsterdam-Stavanger-Bergen-Oslo. Retour par le ferry d'Oslo à Kiel et de là une escale à Hambourg avant de reprendre le train pour Paris.

Je précise que depuis la traversée de l'Allemagne, dans mon train fantôme, je n'y avais pas remis les pieds depuis 1944.

Au buffet de la gare de Kiel, nous sommes servis par un jeune étudiant allemand qui parle un « français » impeccable. C'est l'été. Je porte une chemisette à manches courtes. D'un coup, le jeune homme aperçoit sur mon bras mon matricule d'Auschwitz. Il pose son plat, s'empare de mon avant-bras et, les larmes aux yeux, me dit : « Pardonnez-MOI, Monsieur. »

A cet instant précis, a pris fin pour moi, la seconde guerre mondiale. Je précise que nous étions tous les trois, mon épouse, le serveur et moi, complètement bouleversés.

**Salut à tous.**

**Joseph Bialot.**

**193 143 à Birkenau**

**B 9718 à Auschwitz.**